

31 Octobre 1912

80 ans de Monsieur Emile LEPLAT

---

Mes Chers Enfants,

Mes Chers Petits-enfants

Je pourrais dire aussi mes chers arrière-petits-enfants, mais ceux-la sont malheureusement trop éloignés pour m'entendre aujourd'hui.

Arrivé a la veille de mon 80ème anniversaire, il m'a semblé qu'il vous serait peut-être intéressant de connaître l'histoire de cette longue vie. Je vais donc vous la narrer dans ses phases principales afin que vous puissiez mettre a profit les enseignements qu'elle comporte, et que vous ne vous laissiez pas aller au découragement si vous aviez un jour a lutter comme moi contre les difficultés de la vie.

Je suis ne le 31 Octobre 1832, dans une maison qu'occupaient avant 1790 les Soeurs de Sainte-Ursule, d'ou la Rue des Ursulines tire son nom, et j'etais le plus jeune d'une famille de sept enfants.

Mon pere etait alors l'associé de Mr. JONGLEZ-WATTEL, le père de Mr.Charles JONGLEZ, mon camarade d'enfance. Quelques années plus tard, ils se séparèrent et mon père vint habiter la maison qui fait encore aujourd'hui l'angle des Rues de Lille et Leverrier. Il y fonda une Filature de Laine et de Coton, mais les Etablissements de ce genre n'avaient pas alors a beaucoup près, l'importance qu'ils ont acquise aujourd'hui. La machine à vapeur n'etait pas encore connue, et les métiers tournaient a l'aide de maneges mus par des chevaux.

En 1840, j'avais alors 8 ans, un terrible incendie detruisit entièrement cette Usine, et pour comble de malheur, mon pere n'etait pas assuré. Par le fait, il se trouvait complètement ruiné. Je le vois encore, accablé sous le poids du terrible coup qui le frappait, mais se redressant bientôt pour consoler ma mère et ses enfants, les suppliant de ne pas se laisser aller au découragement. Touchés par son infortune, ses amis se cotiserent pour lui fournir un nouveau capital à l'aide duquel il reconstitua une filature de laine mixte, mue cette fois par une machine à vapeur.

Ses affaires prospérèrent, et apres quelques années, il eut la grande satisfaction de pouvoir rembourser a ses amis la somme qu'ils lui avait prêtée, capital et intérêts.

En 1851, je quittai le College de TOURCOING et je manifestai a mes parents le desir de me perfectionner dans la langue anglaise. J'avais comme professeur un jeune abbé irlandais qui avait été chargé par une famille de DUBLIN, de placer deux de ses jeunes filles au Pensionnat d'ESQUERMES. Comme il retournait en Irlande pour s'y fixer definitivement, mon père me confia a lui pour me placer dans une maison d'education. Arrives a DUBLIN, une de mes premieres visites fut pour les parents des deux jeunes filles d'ESQUERMES. Ils me firent un excellent accueil et m'invitèrent maintes fois a assister a leurs réunions de famille. J'y fis la connaissance de la soeur ainée des jeunes filles citées di-dessus, et comme elle etait tres désireuse de progresser dans la langue francaise, comme moi aussi dans la langue qu'elle parlait, nous nous aidions mutuellement et peu a peu, nous eprouvâmes l'un pour l'autre une vive amitié.

De retour en France, une de mes principales préoccupations fut d'économiser chaque année une somme suffisante pour aller passer mes vacances a DUBLIN. Je revoyais chaque fois la jeune fille, Elizabeth-Clara WHELAN dont j'avais fait la connaissance tant en pension et notre amitié ne fit que s'accroître jusqu'au jour ou nous primes l'engagement de nous marier si nos parents n'y mettait pas d'obstacle.

Malheureusement, nous devions rencontrer de ce côté de grandes difficultés. Mon père ne voulait pas entendre parler de ce mariage, et le père de la jeune fille y était encore plus opposé.

Un jour que sur une demande plus pressante de sa fille, son père lui avait opposé un refus plus energique que jamais, il arriva que l'archevêque de DUBLIN, dont le frere avait épousé la soeur de Mr. Whelan, vint rendre visite à ce dernier. Tandis qu'ils causaient, la jeune fille fit irruption dans la salle ou ils se trouvaient et se jetant aux pieds de l'archevêque, elle le supplia en pleurant d'intercéder en sa faveur auprès de son père à l'effet d'obtenir son consentement. A la vue



du spectacle, le coeur du père se laissa fléchir, mon pere céda se son côté et notre mariage fut décidé. Il eut lieu le 27 Avril 1857 et ce fut l'Archevêque de DUBLIN, promu peu de temps après au Cardinalat qui benit notre union.

Je devins alors l'associé de mon pere, mais partagés entre trois, les bénéfices de l'usine étaient à peine suffisants pour couvrir nos frais de ménage, et je piétinais sur place sans aucune chance d'avancement. A différentes reprises, je demandai a mon père de me retirer de la Société et de marcher seul, mais toujours, il s'y opposa et à son lit de mort en 1870, il me fit promettre de rester encore 5 années avec mon frère. Je respectai ses dernières volontés, et en 1876, je vins m'installer Rue de Guisnes a l'aide de capitaux que tante Leon et cousine DESNOULET voulurent bien me prêter. Le moment était decisif, si je ne réussissais pas alors, c'était la ruine complète et probablement irréparable. Marie Therèse, Bonne-Maman PLAYOUST, avait alors 17 ans. Pour éviter les frais d'un comptable, elle se chargea des écritures. Emile n'avait encore que 15 ans 1/2. Pour l'initier de bonne heure aux affaires, je le retirai du college en lui faisant continuer ses etudes a l'aide de leçons particulières et il passait près de moi a la Filature tout le temps dont il pouvait disposer. Il se forma promptement et fut bientôt à même de me rendre de grands services. Cependant les débuts de cette nouvelle affaire furent encore assez laborieux, mais peu a peu, les bénéfices s'arrondirent, et après dix années d'un travail soutenu, j'avais acquis une position indépendante. J'étais heureux alors au-delà de toute expression, mais ce bonheur ne devait pas etre de longue durée. Le premier juin 1890 survint le décès de mon épouse tant regrettée. Je perdis en elle mon meilleur soutien et vous, la plus tendre des mères. Pensez souvent a elle, mes enfants, appliquez-vous a l'imiter et vous marcherez toujours dans le chemin de l'honneur et de la vertu. Vous connaissez aussi bien que moi les années qui suivirent ce triste événement. J'arreteai donc là mon récit en remerciant Dieu des faveurs qu'il m'a accordées.

Je remercie Monsieur MARCHAND de l'honneur et du plaisir qu'il m'a fait en acceptant de prendre part a cette fête de famille. Sa place y etait toute marquée par les liens d'amitié qui nous unissent depuis 34 ans, par l'interêt qu'il a toujours pris aux événements qui nous concernaient, par les bons conseils qu'il a toujours su nous donner en temps opportun. Je lève mon verre pour boire a sa santé,

a celle de mes enfants et petits enfants ici presents. Je leur souhaite à tous santé, bonheur et prospérité en étendant mes souhaits a mes chers enfants, petits enfants qui habitent l'Australie. Je bois également a la santé de tous.



Emile Leplat